

## ACQUA ALTA

*« La ville est à fleur d'eau, elle se laisse envahir par elle. C'est l'inondation, et il faut installer sur les tréteaux des passerelles de planches.(...) L'acqua alta est un appel d'air. »*

Extrait de la définition d'Acqua alta par Philippe Solers dans le Dictionnaire amoureux de Venise, Editions Plon, 2004

*« Les aigles et les lions en marchant resserrent leurs ongles au dedans, de peur qu'ils n'en usent et émoussent les pointes »*  
De la curiosité, 19, Jacques Amyot

J'apprivoise à nouveau les jeux de la séduction, des relations éphémères qui n'engagent à rien. Cela fait trois semaines que j'ai quitté Paris pour Venise. Je savoure son *Aqua alta* exceptionnelle ; l'eau est montée jusqu'à un mètre quatre-vingt-sept centimètres. Je visite la ville éternelle au ras du clapotis. La cité défigurée s'efface mais ne disparaît pas tout à fait. Elle ralentit enfin, reprend son souffle avant d'exulter à nouveau. L'onde surnaturelle qui grignote chaque parcelle de pierre joue avec mes pieds, mon corps tout entier. Mon âme se laisse griser par ce mouvement permanent qui glisse vers des destinations inconnues. Je prends en photo les palais, les rues, les canaux d'une ville en pleine transformation. Comme moi, qui ne supportait plus Paris, ma vie ; et Violette, qui a su dompter ses démons. Son souvenir m'habite constamment. Il se fraie avec moi un nouveau chemin dans cette eau indisciplinée qui nous ressemble tant, grimpe sur les façades, s'écoule vers des jardins interdits, effraie les passants et s'échappe pour de bon.. Je repense souvent à ce jour-là. Celui où j'ai quitté Marius et où je l'ai rencontrée...

Toutes les femmes trompées devraient s'étourdir à la nuit tombante sur les quais de la Seine. Plutôt l'automne ou l'hiver, quand les amoureux ou touristes n'ont pas envahi ses bitumes carrelés. Il y règne alors un air de fin du monde qui se reflète dans ses eaux froides. Ce spectacle peut paraître déprimant pour certains. Pour moi, il promet à chaque fois une renaissance pleine et entière. Mais bien sûr, chacune fait comme elle peut ; on ne choisit pas la saison de fin d'une histoire. J'ai simplement toujours eu de la chance. La vie m'accorde au moins ce droit : me séparer au bon moment.

J'arrive toujours vers dix-neuf heures, le jour même où je quitte ou suis quittée. C'est comme cela depuis mes vingt ans. Le premier rendez-vous de ce rituel a été le plus cruel. Victor, que je fréquentais depuis trois mois, avait rompu par téléphone. Alors étudiante aux Beaux-Arts, je n'avais eu le message sur mon répondeur qu'après mes cours. En raccrochant, mon cœur avait battu à tout rompre. J'avais alors machinalement enfilé mon imperméable, puis m'étais retrouvée après trois stations de RER C sur les berges. J'avais marché des heures, ou peut-être la nuit entière, longeant la Seine sans oser la regarder. La savoir à mes côtés me suffisait. Ou plutôt me rassurait. L'eau s'agitait aussi vite que mes pieds et j'aimais ce mouvement. La vie continuait malgré tout. Pourtant, Victor me manquait déjà.

D'autres hommes avaient traversé ma vie, toujours de manière fugace. Philippe, Antoine, Matthieu et les autres. Je les avais tous noyés dans la Seine sans grand remord. Aujourd'hui, je me souviens à peine de leurs visages, de leurs corps. Mais cette fois-ci, c'était différent. Mon mariage se terminait. Une union de vingt-ans, bâtie sur le mensonge. J'avais tout découvert un matin de février ; un SMS coquin puis la révélation des adultères à la pelle. Un dimanche familial comme les autres. Ennuyeux à mourir... Rien d'étonnant pour un mariage si long, si ce n'est que j'étais restée fidèle durant toutes ces années. Bêtement. Avec entêtement. Comment avais-je fait pour tenir si longtemps alors que je n'étais pas heureuse? Le premier s'était produit

il y a quinze ans. Le choc m'a tordu la cheville. Le corps s'est exprimé et je l'ai laissé faire. Il a bien le droit de ne pas tout supporter.

Pour la première fois, j'abordai donc mon fleuve pansement comme un chemin de croix. Je boitais. Comment allais-je faire pour éteindre vingt années de vie commune quand pour une relation de quelques semaines il me fallait marcher deux bonnes heures ? Un huit tonnes m'était tombé dessus avec l'arrivée du fameux sms ce matin-là « *Marius, vous êtes un amant formidable. J'ai hâte de vous revoir* ». Signé Sarah. Le message laissait peu de place au doute. Marius, parti faire son jogging trente minutes plus tôt, profitait de ses derniers instants de sérénité Je l'avais accueilli avec une colère glaciale, subtil mélange de fureur et de dégoût. Son regard ébahi et sa bouche marmonnant quelque chose comme « *Mais non, tu te trompes voyons ma chérie. Je ne connais pas cette personne !* » m'avait quelque peu déçue. J'attendais un peu plus de créativité dans le mensonge qui s'affirme haut et fort. Au lieu de cela, j'avais eu le droit aux banalités masculines habituelles, empruntées d'une candeur désarmante. La tête dit non alors que leur sexe frétille encore. Et on a presque envie de leur pardonner.

Il m'avait même émue car je ne lui connaissais pas ce visage d'enfant pris la main dans le sac. Il en était désarmant de sincérité. Tellement convaincu de son mensonge... Son cerveau l'avait dupé à merveille, en compartimentant ses différentes vies en toute décontraction, depuis tant d'années ; si bien que les connexions neuronales ont eu un mal de chien à se faire. L'arc de vérité n'a pas tout de suite réussi à se reconnecter car c'est un muscle : moins on le sollicite et plus il s'atrophie. Celui de Marius était devenu atone. Pauvres hommes : la découverte de leurs infidélités s'avère une épreuve pour eux aussi. Ils se rappellent brutalement ce qu'ils ont fait dans notre dos sans se sentir tout à fait coupable puisqu'ils « *ne l'aimaient pas* », que « *ce n'était qu'une passade sans importance* », « *Une femme sans aucun intérêt hormis celui d'ouvrir les cuisses en porte-jarretelles entre midi et deux* ». J'avais le choix entre l'assassiner ou partir contempler la Seine. Je l'ai choisie pour affronter cette marée à ma façon, pour ne pas perdre pied tout à fait. L'entre deux eaux conduit souvent à l'essentiel.

La Seine console les égarés, ceux qui n'ont pas su grandir. Comme moi. Je marche à contre-courant sur cette terre depuis quarante-cinq ans. Je n'arrive pas à croire que cela fait si longtemps que je contemple mes contemporains de loin. Mon esprit joue sans cesse avec les lettres, les sonorités ce qui est assez fatigant. Pour l'occuper, je lis tout ce qui me tombe sous la main J'imagine que cela réinitialise sans cesse le dictionnaire qui me sert de tête. Cela m'allège et me permet de voir la vie d'une manière plus détendue. Je peux alors m'adonner à mon autre passe-temps favori : regarder vivre les hommes. Tous les hommes. Les laids, les ventrus, les poilus, les apollons, les jeunes, les ridés, les débraillés ; tout en eux m'intrigue. Surtout les grands, les forts qui me dépassent de plusieurs centimètres. Eux, j'ai envie qu'ils me fassent l'amour. Et me ramènent à la vie, parmi les humains.

Je ressens leur force, cette domination latente contre laquelle mon cerveau féministe ne cesse de lutter. En vain, car c'est dans leurs bras, sous eux, lorsque leur sexe me pénètre avec vigueur, que je les comprends le mieux. Ils sont forts et fragiles à la fois ; ils en deviennent superbes. Leur virilité ne suffit pas à les protéger, elle les assèche parfois tellement qu'ils doivent vider leurs couilles pour régénérer leur sperme et relancer la machine. Et c'est là que les complications commencent. Ils ont envie d'aller voir ailleurs même s'ils nous aiment. Ils n'y peuvent rien : ils doivent ensemençer la planète entière sinon point de salut pour l'humanité. Enfin, c'est ce qu'ils croient. Marius n'échappe donc pas à cette règle reptilienne mais cela m'étonne. Je n'avais décelé ni sa témérité, ni sa dualité. Il était si timide au début. J'aurais dû me

fier à la largeur de son cou et de ses paumes. Il paraît que ce sont des marqueurs assez sensibles de la quantité de testostérone qui circule dans le corps des hommes. Et puis, il est très sportif. Trop sportif.

Ce fameux soir de pèlerinage, un autre joggeur, plutôt pas mal, athlétique, dégageant une dose certaine de phéromones mâles m'avait frôlée puis dépassée. Il m'avait à peine éclaboussée mais j'avais ressenti un léger tressautement vaginal. J'étais très étonnée : d'ordinaire mon pèlerinage se déroulait dans une cécité et anosmie totales ; Marius ne m'avait donc pas tuée tout à fait... Cet homme attirant avait fait une halte un peu plus loin ; peut-être pour m'aborder ? Non, il avait l'air de reconforter une jeune fille pleurant à chaudes larmes, les pieds ballants dans la Seine. Elle serrait très fort son manteau long à carreaux sur sa poitrine, le front vaincu et son menton rentré dans son cou. Pourquoi les berges étaient-elles si peuplées cet hiver ? Cela ne facilitait pas mon deuil...Soudain, tout s'accéléra. Le joggeur, crispé de tout son corps, avait retenu puis hissé jusqu'à lui la jeune fille qui tentait visiblement de plonger.

- Aidez-moi !, m'avait-il hurlé.

J'hésitai. Je voulais continuer mon chemin et qu'on me laisse en paix. J'avais donc baissé la tête et poursuivi ma route en prenant soin de m'écarter de la Seine. Je venais de les dépasser de quelques mètres lorsque le joggeur avait aboyé à nouveau.

- Mais aidez-moi bonté divine ! m'avait-il lancé le regard noir tout en allongeant la jeune fille.

Impossible d'échapper à cette galère... La jeune-fille suffoquait, semblait manquer d'air et tremblait de tout son corps.

- C'est bon ! J'arrive, avais-je répondu énervée en rebroussant chemin. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de plus que vous ? Elle est en vie, non ? Elle ne s'est pas noyée ! On ne va pas se mettre à dix autour de cette jeune-fille. Laissez-la respirer !

À ce moment précis, la jeune fille avait tourné sa tête et me dévisagea comme si j'étais son monde. D'une voix de nouveau oxygénée, elle m'implora.

- Aidez-moi ou je saute pour de bon ! Et je ne veux pas de son aide, dit-elle en regardant le joggeur avec fureur tout en dégageant violemment son bras. C'est de vous dont j'ai besoin, j'en suis sûre ! m'avait-elle suppliée en me fixant de nouveau.

Je ne pouvais plus fuir. Sans pouvoir me l'expliquer, elle devenait dès cet instant ma véritable urgence. Le paysage autour de moi s'estompait. La vie disparaissait, y compris Marius. Il attendrait quelque part dans ma tête que je daigne l'en déloger. Le joggeur l'avait compris lui aussi. Grommelant dans sa barbe de hipster, sans doute vexé, je ne l'avait pas vu partir. J'avais juste entendu son écho de mâle rabroué. Je m'étais agenouillée près de la jeune-fille et lui avait doucement soutenu la tête avec la paume de ma main gauche puis, lentement, je l'avais redressée.

- Je m'appelle Violette Madame, m'avait-t-elle précisé d'une voix ferme et ténue.
- Moi, c'est Léa.

Ses cheveux reposaient à présent sur ses épaules rassurées. Une mèche plus blonde que les autres taquinait sa joue droite tandis que ses doigts décrispés grattaient

les pavés pour s'y enfouir. Un long silence s'installa. J'étais à sa droite, désormais au sol, à vingt centimètres de la Seine. Tandis que je me penchai sur le clapotis de l'eau verte, Violette, assise en tailleur, s'était alors tournée vers Notre-Dame de Paris mutilée et s'était exclamée :

- Je la trouve belle comme ça aussi. Je l'ai vue brûler mais ça ne m'a rien fait car je savais qu'on en rebâtirait une autre. Plus belle, moins grise. Là, c'est sûr que c'est pas terrible de la voir avec tous ses barreaux métalliques. Je me dis que c'est sa séance d'acupuncture, qu'elle va aller mieux après.

Alors que j'appréciais cette image, j'avais ri. Seule une adolescente désespérée pouvait se réjouir du cadavre noirci que j'avais en face des yeux.

- Excuse-moi d'être indiscreète mais quel âge as-tu ?
- Quinze ans. Et pas toutes mes dents..., me répondit-elle du tac-au-tac.

Violette éclata de rire et me précisa aussitôt :

- On m'en a arraché quatre ces dernières semaines pour me barricader le sourire. Je fais « cohés' » avec Notre Dame ! Plus de visite avant un certain temps...

Elle rit de nouveau. Son visage n'avait rien à voir avec celui implorant qu'elle m'avait tendu lorsqu'elle était allongée au sol quelques minutes auparavant. C'était une très jolie fille ; ses cheveux longs, blonds cendrés jusqu'à la taille de son corps de femme-enfant lui donnaient des airs de Madone.

- Je suis indiscreète mais pourquoi souhaitais-tu sauter Violette ? Tu voulais te suicider ?
- Mais non, pas du tout ! Je voulais voler...Je suis un aigle.
- Ah bon ?
- Oui, je chasse mes démons ; mes serres voulaient déchiqueter leur reflet dans ces eaux troubles. Mais cet imbécile de joggeur m'en a empêchée. Ce sera pour une autre fois. Et finalement, tant mieux ! Car alors, je vous ai vue. Aussi seule que moi. Vous regardiez vos pieds et avanciez à vive allure comme si la mort vous suivait.
- Oui, c'est vrai...Je suis un peu triste moi aussi. Mais pas trop en fait. Enfin, je ne sais pas. Je viens de quitter un homme que je n'aimais plus depuis bien longtemps. J'ai ressenti l'urgence de marcher le long de la Seine.
- Moi, j'avais besoin de la voir. Et de la respirer. Avant de plonger comme le Pygargue à Tête Blanche et de me battre avec ses eaux...Vous connaissez cette race d'aigle ?
- Non.
- Dommage ! Il glisse dans les airs et joue à rapace perché loin des hommes et de leur méchanceté. Il adore les poissons. J'aimerais qu'il puisse se nourrir dans la Seine. Lorsque je suis triste, je viens ici. Et je pense à tout un tas de choses. J'aime bien faire le point sur ma vie...Et penser que je peux voler.
- Que t'arrive-t-il Violette ?
- Ils m'ont encore insultée. Je n'en peux plus.
- Qui ?
- Tous les cons de ma classe...

Elle s'effondra dans mes bras en sanglots. Sa marée contenue depuis des mois, des années montait brutalement, tandis que ce corps, si souple quelques

minutes auparavant, se laissait désormais submerger sans lutter. J'avais Violette en boule durcie au creux de moi et je me sentais mère de sa détresse, de sa destinée. Je voulais la sauver pour peut-être ne pas couler moi-même car ces derniers temps j'avais ressenti un énorme vague à l'âme. Une espèce de gueule de bois géante qui vomissait tout : l'éducation, les carcans sociétaux. Lorsque j'empruntais le RER et que je voyais défiler sous mes yeux les hauts immeubles haussmanniens ou simplement des barres de bétons lacérées en appartements minuscules, j'entrevois avec lucidité nos vies de misère. Je n'avais pas lâché le corps de Violette. Je caressais ses cheveux tout en tenant ses reins fermement. Son visage inondé de larmes se décontractait à présent. Elle se recroquevillait encore un peu plus contre mon ventre tout en me regardant. Ses yeux perçaient mon regard étrangement. Comme si elle n'était plus là, détachée soudainement de ce monde. Et d'une voix douce, elle me raconta son enfer :

- Je suis harcelée depuis de nombreuses années car je suis l'intello de la classe depuis toujours. Ça a commencé au CM2, et comme je n'ai pas changé d'établissement, mes harceleurs me poursuivent toujours. J'en ai encore quelques-uns dans ma classe cette année et je croise les autres à la cantine. J'ai toujours été vue comme la fayotte qui lorsqu'elle posait une question au prof pour mieux comprendre se recevait des grenades du genre « *T'as pas fini de sucer la prof Violette ?* ». Ce jour-là, j'ai cru que mes veines allaient exploser... Je te passe les réflexions désagréables sur mon physique ou mon habillement comme « *C'est marrant Violette, t'as des énormes rides quand tu souris* » ou « *C'est vrai que tu t'habilles comme une clocharde !* » ou carrément « *Salope* » sans aucune raison. Quand ça s'attaque au physique, ça blesse. Surtout que moi je n'avais pas énormément confiance en moi. Quand c'est répété tous les jours, on finit malheureusement par le croire.
- Mais tu n'en as parlé à aucun adulte ?
- Non, au début, je me disais qu'en pleurant devant eux ça allait les attendrir, mais non. Ça les faisait rire et ils me balançaient « *Voilà, comme d'habitude, elle se met à chialer* ». Avec ces mots, j'avais l'impression qu'on me crachait dessus, d'être une moins que rien. Les pires moments, c'est à la cantine, quand tout le monde te dévisage parce que tu déjeunes seule... Personne ne vient te tendre la main. Chez moi, je pleurais toutes les nuits sans que mes parents s'en rendent compte. Ils sont bien trop occupés à gagner leur vie. Je ne veux pas les déranger. Et je n'ai pas envie qu'ils s'en mêlent, ça aggraverait la situation... Je me sentais comme un gros Donut avec un trou béant au milieu qui ne se remplissait jamais. Du coup, au lieu d'oser, de me dépasser dans la vie, j'ai décidé de mentir. Je me suis inventé une autre vie. Je disais que ma grand-mère me battait, que j'avais une maladie grave, qu'il fallait m'opérer... Pour ressentir enfin un peu de compassion. Dès la sixième, je me suis mise à taper tout le monde et parlais mal et fort comme ça on me respectait enfin... En quatrième, je n'étais plus une intello, j'avais décidé de saboter mes études pour être aimée. Et ça a marché : plus mes notes baissaient, plus je devenais populaire... J'ai d'un seul coup basculé dans le camp des forts. Il faut se montrer menaçante pour qu'on te laisse tranquille....
- Tu verras que cette loi du plus fort persiste malheureusement à l'âge adulte...
- Mais cette année, j'ai décidé de redevenir moi, de travailler et tout a recommencé. Du coup, je refais les mêmes cauchemars qu'il y a quelques années. J'arrive en pyjama à l'école. Oui, c'est ça : je me sens tellement différente que je me sens comme en pyjama... Dès que je franchis le portail, j'enfile mon armure de guerrière et suis fatiguée maintenant. C'est pour ça que je veux voler comme un aigle. Je veux me sentir légère.
- Et tu n'as toujours personne pour te défendre ? Un beau jeune homme par exemple qui serait secrètement amoureux de toi ?

Le visage de Violette s'illumina, ses pommettes se poudrèrent instantanément d'un rose sanguin.

- Si, heureusement, glissa-t-elle malicieusement. J'aime Tristan et je crois que lui aussi. Et toi, tu as un amoureux ? Tu viens, on se balade et tu me racontes ta vie ?

Violette se redressa et me prit la main, m'entraînant dans une balade hors du temps durant laquelle je lui avais raconté ma vie de femme déjà bien remplie. Mon enfance dans une petite ville de province ennuyeuse mais bordée de forêts. Les chasses aux champignons, aux œufs de Pâques dans le grand jardin et l'attente magique du Saint-Nicolas. J'avais évoqué à demi-mots ma sœur malade, ses hospitalisations à répétition, mon envie de la sauver, mon impuissance. Puis, je lui avais confié la dépression de ma mère, la violence de mon père et tout ce que mes parents m'avaient transmis malgré tout. Enfin, j'avais abordé l'affaire Marius...

- Tu n'as donc plus d'amoureux ?
- Non, et je n'en veux plus !

Violette, pleine de compassion, se serra contre moi tout en continuant à marcher. Nos deux corps unis traversaient leurs tempêtes dans une lutte sans merci. Et la Seine nous reconfortait toujours autant.

- Quel salaud, s'exclama-t-elle soudain. Mais moi si Tristan me fait ça, je le tue, c'est sûr. Tu n'as pas eu envie de le tuer ?

Dans un éclat de rire nerveux, je lui avais confié ma technique d'oubli des blessures amoureuses.

- Si, bien sûr. Toi, tu es un Pygargue à Tête Blanche et moi une serial killeuse.

Je lui avais montré la Seine.

- Tu vois, ils sont tous là et mon ex-mari, Marius, coule en ce moment même très très lentement. Il m'implore, tente de garder sa tête hors de l'eau, agite ses mains tremblantes pour que je le sorte de là...Mais non. La Seine sera son linceul.
- Tu veux que mon Pygargue lui lacère le cœur ?
- Bonne idée, lâche-le !

Nous avons observé ce spectacle grandiose, coulées l'une dans l'autre, comme deux siamoises. L'aigle avait surgi du ciel sombre. J'avais regardé Violette qui semblait commander de son être tout entier cet animal. Il était là pour elle. Dans un regard entendu, il avait obéi à Violette et piqué vers la Seine toutes serres dehors. Ses pattes jaunes s'étaient lentement ouvertes, dévoilant des griffes acérées prêtes à massacrer. Il avait sauvagement griffé la surface de l'eau, luttant contre une force sous-marine prête à bondir, puis était ressorti vainqueur de ce combat qui n'avait duré que quelques secondes. Alors qu'il reprenait de l'altitude à coups de grands battements d'ailes, il nous avait regardé une dernière fois. Surtout Violette, qui le remerciait à présent à voix basse d'être toujours là pour elle .

- Merci Violette, je vais déjà mieux. Ton aigle m'a bien vengé. Il n'a eu aucune pitié pour Marius.

Il faisait désormais nuit ; Violette grelottait tandis que je traînais péniblement ma jambe douloureuse. Il était temps de nous quitter. J'avais serré une dernière fois Violette contre mon cœur.

- Ne m'oublie pas Violette. Nous sommes amies maintenant. Nous avons partagé un sacrifice qui nous relie à jamais. C'est un pacte d'âmes en quelque sorte que rien ne pourra défaire. Mais promets-moi une chose : que tu ne reviendras jamais rôder ici pour t'envoler !
- Promis, s'écria Violette et m'embrassant sur la joue. Merci, merci pour tout ! Mais toi aussi promets-moi de croire encore en l'amour.
- C'est promis...

Après nous être échangé nos coordonnées et embrassé longuement, nous avons chacune repris le cours de nos vies. Quelques semaines plus tard, j'avais appris que Violette avait soutenu à l'oral un exposé sur le harcèlement scolaire dans sa classe et qu'elle s'était fait deux amies. Elle m'apprenait aussi que ses parents lui avaient payé un stage découverte intitulé « *Devenir Maître fauconnier* » à l'espace découverte de Rambouillet. Sa vocation était désormais claire : elle serait vétérinaire pour les aigles dans les parcs qui présentent des spectacles de fauconnerie.

Ce soir en rentrant dans ma chambre d'hôtel, je choisirai une carte postale qui illustre le mieux nos vies à toutes les deux, certes malmenées mais sans cesse ravivées. Et je lui glisserai cet espoir : « *Pour toi, ma Violette, si belle, si courageuse...N'oublie jamais ton aigle et fais le survoler les Acqua alta de Venise ou d'ailleurs, le plus longtemps possible. Léa* ».

Un homme muni lui aussi d'un appareil photo me bouscule et m'extirpe brutalement de mes pensées ; il a hâte de capter ces moments uniques. Alors que je grommelle car j'ai failli tomber, il se retourne, me dévisage, me sourit et me lance d'un air provocateur en me tendant la main :

- Vous m'accompagnez dans ce safari aquatique ?

Son visage dégage un regard sombre, dévorant. Mon insatiable curiosité pour les hommes renaît instantanément. À Venise, avec lui, nos deux corps immergés dans une marée facétieuse. Il me propose d'aller boire un verre sur la margelle du puits de la place *San Agnese* lorsque nous serons fatigués de capter cette apocalypse de beauté ; tentant... L'*Acqua alta* accentue l'Eros qui plane sur cette ville. Personne ne peut lui résister. Pas même moi.